

Michael Ondaatje, D.Y. Béchar, Mordecai Richler

Hélène Rioux

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2008). Compte rendu de [Michael Ondaatje, D.Y. Béchar, Mordecai Richler]. *Lettres québécoises*, (130), 31–32.

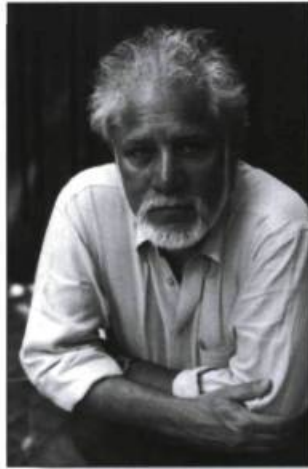
☆☆☆☆☆

Michael Ondaatje, *Divisadero* (traduit de l'anglais par Michel Lederer), Montréal, Boréal, 2007, 308 p., 29,95 \$.



Le chant du monde

Disons-le d'entrée de jeu : *Divisadero*, le plus récent roman de Michael Ondaatje (Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada 2007), m'a éblouie.



MICHAEL ONDAATJE



L'histoire commence à Petaluma, en Californie. Un homme et ses deux filles, Anna et Claire (cette dernière a été adoptée), mènent une existence plutôt austère sur une ferme isolée. Cooper, un enfant dont les parents ont été assassinés, fait aussi partie de la maisonnée. Le temps passe, l'adolescence se pointe. Les deux filles sont attirées par Cooper, mais c'est avec Anna que l'amour se concrétisera. Un soir de tempête, le père découvre les amants enlacés et il s'ensuit une scène d'une violence inouïe. Il s'acharne contre Cooper qui ne se défend pas, tandis qu'Anna attaque son père avec un tesson. Les blessures morales sont plus profondes que les blessures physiques. Elles ne se cicatriseront pas. Anna s'enfuit le soir même pour ne plus jamais revenir.

Nous la retrouvons plus tard dans le sud-ouest de la France où elle a loué la maison d'un certain Lucien Segura, écrivain du début du xx^e siècle sur qui elle effectue

des recherches. Là, elle fait la connaissance d'un manouche, Rafael, qui a lui-même connu Segura dans son enfance.

Cooper devient joueur professionnel à Las Vegas. Claire, assistante d'un avocat, le retrouve et le protège.

À ces destins s'entremêlent ceux de Rafael et de ses parents — son père voleur, sa mère gitane —, de Lucien Segura et de ses proches, sa mère, son beau-père horloger, Marie-Neige, surtout, première et peut-être seule femme de sa vie. Il est question de la Première Guerre mondiale à laquelle participe Segura, des tranchées, de la souffrance et de la solitude. Le passage qui relate le retour de la guerre de Segura est absolument déchirant.

Le regard que l'auteur porte sur ses personnages est empreint de

compassion, l'amour est omniprésent. La mélancolie aussi.

Nous voyageons donc entre ces différentes époques, ces différentes vies, suivant le fil invisible qui les relie. C'est construit avec tant de grâce, d'intelligence, que jamais le lecteur ne se perd dans ce qui pourrait devenir un labyrinthe. Le « chant du monde », nous dit, avec raison, la quatrième de couverture. Avec des voix multiples qui s'harmonisent merveilleusement. On sort de cette lecture bouleversé et en même temps, d'une certaine façon, réconforté.

Une écriture remarquablement maîtrisée, servie par l'impeccable traduction de Michel Lederer.

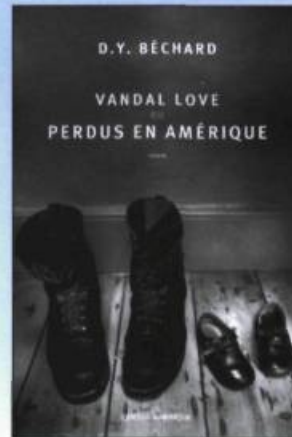
☆☆☆☆☆

D.Y. Béchar, *Vandal Love ou Perdus en Amérique* (traduit de l'anglais par Sylvie Nicolas), Montréal, Québec Amérique, 2008, 342 p., 24,95 \$.

Une vision de l'Amérique

***Vandal Love ou Perdus en Amérique* est aussi une histoire d'errance et de solitude. L'auteur, D.Y. Béchar, a remporté le prix du Commonwealth du premier roman. Né à Vancouver d'une mère mystique américaine et d'un père gaspésien braqueur de banques, il a consacré huit ans à l'écriture de ce livre, lequel, précise-t-il, n'a rien d'une autobiographie.**

Nous avons donc une famille, les Hervé, éparpillés dans tout le continent nord-américain, et dont la particularité est de produire à tour de rôle des géants et des nains.



D.Y. BÉCHAR

Et c'est encore la solitude. Une solitude qui, ici, donne le vertige. Des gens partent un jour, ils quittent la Gaspésie et se dirigent vers l'ouest, ils aboutissent dans les Prairies, les pieds en sang. Ou bien ils se dirigent vers le sud et se retrouvent en Virginie. Ils quittent la Louisiane et marchent ou roulent vers le nord. Toujours seuls. Toujours perdus. Quand d'aventure ils s'installent quelque part, ce n'est jamais pour longtemps.

Ils cherchent. Mais quoi? L'amour, bien sûr. Ils sont, comment dire... mal équipés pour le trouver. Ils cherchent leurs origines. Certains ne connaissent pas leur mère, d'autres ne connaissent pas leur père. Certains n'ont qu'une grand-mère et ne sont même pas sûrs qu'elle le soit vraiment. Ils ont des enfants qu'ils ne reconnaissent pas. Quand ils les reconnaissent, ils les kidnappent et ne savent pas comment les aimer. Ces enfants les quittent à leur tour. La quête infinie recommence. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, ils sillonnent ce continent à l'image de leur démesure.

Et ils cherchent un sens à leur vie. Ils l'appellent Dieu ou Bouddha. Ils sont assoiffés, affamés, totalement désespérés. Nains ou géants, ils ont un même destin d'errance.

Ce roman original est porté par un souffle puissant et, malgré les quelques maladresses de la traduction, il se lit d'une traite.

☆☆☆ 1/2

Mordecai Richler, *Un certain sens du ridicule* (traduit de l'anglais par Dominique Fortier), Montréal, Boréal, 2007, 288 p., 24,95 \$.

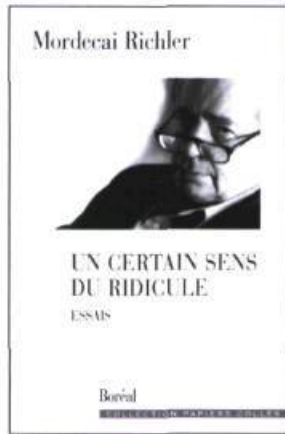
Ironique et lucide

Mordecai Richler a longtemps fait figure de bête noire au Québec. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ses positions tranchées, politiquement plus qu'incorrectes, ne le rendaient pas populaire auprès du lectorat francophone. On le redécouvre aujourd'hui et on semble tenter de le faire sortir d'un purgatoire immérité.

Un certain sens du ridicule regroupe quinze textes choisis et présentés par Nadine Bismuth, traduits par Dominique Fortier, dans lesquels Richler évoque, parfois avec un humour caustique, toujours avec une implacable lucidité, son enfance rue Saint-Urbain, les conflits familiaux qui l'ont marqué, ses années de bohème à Paris, sa vie d'écrivain. Il parle des auteurs qu'il admire et de ceux qu'il abhorre, de la difficulté et du bonheur d'écrire.

Il est émouvant quand il parle de son père: «L'extase, pour lui, c'était un samedi soir au théâtre Gayety. [...] Il ne comprenait pas la vie. Il n'avait rien à dire à personne.» (p. 125) Émouvant, mais jamais sentimental ou bêtifiant. Il est désopilant quand il relate des tournées de promotion au Canada, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Il est toujours intelligent, armé (mais c'est plus souvent une arme défensive qu'offensive) d'un redoutable sens de l'observation.

Le livre foisonne d'anecdotes savoureuses. J'aime bien ce passage:



MORDECAI RICHLER

Entre-temps, il y a des satisfactions. La célébrité, par exemple. Un jour, j'ai reçu une lettre d'une université australienne, rien de moins, m'invitant à être écrivain en résidence. Mais il y avait un problème. L'invitation était adressée à M^{me} Mordecai Richler. J'ai répondu que j'aurais adoré y aller, mais que je n'avais rien à me mettre sur le dos.

Une autre fois, alors que je m'engageais dans un terrain de stationnement à Montréal, le préposé me fit signe de m'éloigner en indiquant la pancarte « Complet », mais il me regarda plus attentivement et sourit.

*« Hé, je vous connais. J'adore vos livres. »
La reconnaissance, enfin.*

« Vous êtes Farley Mowat, pas vrai? — C'est en plein ça. — Laissez-moi garer votre auto pour vous, monsieur. » (p. 270)

Ceux qui ne connaissent pas Mordecai Richler, ceux qui le rejettent sans le connaître à cause de ce qu'il a pu dire du Québec à une certaine époque de sa vie auraient intérêt à lire ce recueil. Ils découvriront l'homme, à la fois fragile et intransigeant, derrière le masque du polémiste. Ceux qui le connaissent et l'apprécient seront ravis.

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{os} 1 à 32: 5 \$; n^{os} 33 à 62: 10 \$; n^{os} 63 et +: 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747